FEUILLETON.

LE COUSIN DU DIABLE

Par GONTRAN BORYS.

TROISIÈME PARTIE.

LE LOYAL COMTE.

XVII.

LA PAUVRE LION.

Etendu comme une masse inerte, Godefroy dormait d'un sommeil lourd, intense, semblable au sommeil de la mort.

Ses habits somptueux se détachaient en blanc sur le plancher sombre. La lampe, prête à s'éteindre, ne lançait plus que de pâles éclairs qui, par intervalles, allumaient des points de feu parmi plus discrets et les pierreries du noble comte.

Diégo Diaz s'approche. Un sourire d'orgueil rétrécit sa lèvre mince. Il se croise les bras et contemple longtemps son ennemi sans mot dire.

Calme et méprisante d'abord, en figure s'est pourprait par degrés; ses yeux s'injectaient de sang, des tentations ardentes lui bourdonnaient aux oreilles. Il y avait en lui une lutte si âpre, si farouche, que la sueur lui vint au front.

Tout à coup, se penchant vers le comte, il lui posa son pied sur la gorge et saisit la manche de son poignard.

Mais presque aussitôt il se recula.

—Non, non, murmura-t-il. Pas ainsi! Ne dérobons pas ma vengeance!

Alors il se jeta, comme en terre, et, avec mille précautions, il promena sa main sur la poitrine de Godefroy. Au bout d'un instant, il rencontra sous ses doigts, à la hauteur du sein de la victime, un objet dur et résistant.

—Ah! s'écria-t-il, j'avais devîné juste..... Elle est là!

Et, entr'ouvrant le pourpoint du comte, il s'empara d'un étui de velours bleu dont il examina sur le champ le contenu.

Dans l'étui étaient rangées symétriquement six clefs de différentes grandeurs, les clefs de Saint Quentin.

Diaz se redresse pour respirer. Le joie l'étouffait.

Redevenu maître de lui-même, il replaça les clefs là où il les avait prises, c'est-à-dire entre la cheminée et le poupitre de M de Thun. Puis il alla se porter au centre de la salle, où, dans le feu du bâtre, il frappa trois coups sur le pavé.

Une trappe glissa dans ma ruiner, un homme d'une cinquantaine de ans, quelque chose dans la chambre et regarda curieusement le corps inanimé de Godefroy.

A cette minute, le duc d'Arcos pénétra dans le groupe et se joignit à la conversation avec cette exquise courtoisie castillane qui, déjà, n'est plus qu'un souvenir, hélas! Pour, d'après ce, il est de mode de l'en croire comme pour lui défaire quelque délicat madrigal.

Malgré lui, le duc a vu, a vu, a entendu, mais il a pu garder un sang-froid, un calme, un sourire, un regard dont le comte de Thun, lui-même, ne la chose en vaut la peine.

Il désignait le vicomte de Morlac, qui venait d'entrer dans le bal, et qui, livide, oppressé, incapable de faire un pas de plus, se tenait adossé au chambranle doré de la porte. En respirant cet air moite et chaud, tout saturé du parfum des fleurs et des toilettes, il avait senti son sang se figer. Les lumières scarbillonnaient devant ses pupelles, et des magissements emplissaient ses tempes.

Il était là, depuis dix secondes à peine, et déjà vingt paires d'yeux malveillants l'examinaient à la dérobée.

—Il ou sort-il? chuchota quelqu'un, et que lui est-il advenu?

—Sur ma parole, fit un autre, il a la mine d'un homme qui vient de commettre un crime...

—Un crime de haute trahison, peut-être! Paricrans don Raphael de Salsedo, le fringant et rancunier capitaine.

Le timbre mordant de sa voix attira l'attention d'un grand vieillard, à la figure noble et imposante, qui faisait partie de même cercle. Jusqu'alors, jusque-là, n'avait pris aucune part à la conversation, absorbé qu'il était dans la contemplation de la danse et surtout des danseuses.

Il se nommait le duc d'Arcos, et c'était un des plus estimés seigneurs de la Castille.

—A quel propos parles-vous de trahison, don Raphael? demanda-t-il en se retournant tout à coup.

—A propos du comte de Thun, monseigneur.

—Est-ce une simple supposition de votre part, ou bien une certitude?

—Hé! mon Dieu, monsieur le duc, nous savons tous que le comte a conspiré, qu'il conspire, qu'il conspirera contre nous tant qu'on ne lui aura pas mis un boulet aux pieds, des fers aux mains et un bâillon à la bouche.

—Don Raphael a raison! approuvèrent plusieurs gentilshommes.

—Alors, riposta raillesement le duc d'Arcos, alors pourquoi don Raphael ne se charge-t-il pas d'enchaîner et de bâillonner le comte? Ce serait bien mériter du roi, ou me semble.

—Je ne suis qu'un soldat, répliqua le capitaine en se mordant la moustache, et n'ai point le droit d'agir selon ma propre initiative. Mais, vive Dieu! le jour où j'aurai reçu l'ordre d'arrêter cet agitateur sera le plus beau jour de ma vie!

—Je crains fort que vous n'attendiez longtemps ce jour là, monsieur de Salsedo.

—Et pourquoi donc, monsieur le duc?

—Parce qu'on n'arrête pas, sans preuves, un homme de la valeur et de la qualité du comte.

—Les preuves foisonnent.

—Les preuves morales, oui..... mais les preuves écrites?..... Vous savez d'ailleurs que la populace vous hacherait menu, avant que vous n'ayez touché à un cheveu de votre chef.

—C'est vrai! murmura l'un des assistants. Si l'on veut abattre cet homme, il faudra d'abord le rendre impopulaire.

—Et le tirer de cette malaisée, opina le duc en souriant.

—Angé grommela don Raphael avec impertinence, on jurerait, Dieu me pardonne, que monsieur le duc d'Arcos s'est rangé parmi les partisans de M. de Thun!

Le duc tourna don Raphael de son air le plus hautain.

—Que voulez-vous, monsieur, fit il d'un ton sec..... mais rien pourtant, il y a des cas où l'on est obligé d'en faire autant, même qu'il y a certains amis que vous inspirent le sentiment contraire.

Cela dit, le vieux seigneur tourna le dos à don Raphael et s'éloigna.

Pendant cette discussion, le vicomte de Morlac n'avait rien dit. Le souffle lui revenait peu à peu. Il osa enfin contempler le tableau qui s'agitait devant lui et eut un regard sombre sur Diégo.

La comtesse, elle, ne l'avait pas encore aperçu.

Assise au fond de la salle, environnée d'élégants patriciens, elle semblait distraite et rêveuse à peine aux propos complimenteurs dont son entourage, de la main brisait mer versement l'éventail de plumes accordé à sa beauté, ses épaules nues avaient d'impercep tibles frémissements.

A cette minute, le duc d'Arcos pénétra dans le groupe et se joignit à la conversation avec cette exquise courtoisie castillane qui, déjà, n'est plus qu'un souvenir, hélas! Pour, d'après de mode, il est de mode de l'en croire comme pour lui défaire quelque délicat madrigal.

Malgré lui, le duc a vu, a vu, a entendu, mais il a pu garder un sang-froid, un calme, un sourire, un regard dont le comte de Thun, lui-même..... la chose en vaut la peine.

Il désignait le vicomte de Morlac, qui venait d'entrer dans le bal, et qui, livide, oppressé, incapable de faire un pas de plus, se tenait adossé au chambranle doré de la porte. En respirant cet air moite et chaud, tout saturé du parfum des fleurs et des toilettes, il avait senti son sang se figer. Les lumières scarbillonnaient devant ses pupelles, et des magissements emplissaient ses tempes.

Il était là, depuis dix secondes à peine, et déjà vingt paires d'yeux malveillants l'examinaient à la dérobée.

—Il ou sort-il? chuchota quelqu'un, et que lui est-il advenu?

—Sur ma parole, fit un autre, il a la mine d'un homme qui vient de commettre un crime...

—Un crime de haute trahison, peut-être! Paricrans don Raphael de Salsedo, le fringant et rancunier capitaine.

Le timbre mordant de sa voix attira l'attention d'un grand vieillard, à la figure noble et imposante, qui faisait partie de même cercle. Jusqu'alors, jusque-là, n'avait pris aucune part à la conversation, absorbé qu'il était dans la contemplation de la danse et surtout des danseuses.

Il se nommait le duc d'Arcos, et c'était un des plus estimés seigneurs de la Castille.

—A quel propos parles-vous de trahison, don Raphael? demanda-t-il en se retournant tout à coup.

—A propos du comte de Thun, monseigneur.

—Est-ce une simple supposition de votre part, ou bien une certitude?

—Hé! mon Dieu, monsieur le duc, nous savons tous que le comte a conspiré, qu'il conspire, qu'il conspirera contre nous tant qu'on ne lui aura pas mis un boulet aux pieds, des fers aux mains et un bâillon à la bouche.

—Don Raphael a raison! approuvèrent plusieurs gentilshommes.

—Alors, riposta raillesement le duc d'Arcos, alors pourquoi don Raphael ne se charge-t-il pas d'enchaîner et de bâillonner le comte? Ce serait bien mériter du roi, ou me semble.

—Je ne suis qu'un soldat, répliqua le capitaine en se mordant la moustache, et n'ai point le droit d'agir selon ma propre initiative. Mais, vive Dieu! le jour où j'aurai reçu l'ordre d'arrêter cet agitateur sera le plus beau jour de ma vie!

—Je crains fort que vous n'attendiez longtemps ce jour là, monsieur de Salsedo.

—Et pourquoi donc, monsieur le duc?

—Parce qu'on n'arrête pas, sans preuves, un homme de la valeur et de la qualité du comte.

—Les preuves foisonnent.

—Les preuves morales, oui..... mais les preuves écrites?..... Vous savez d'ailleurs que la populace vous hacherait menu, avant que vous n'ayez touché à un cheveu de votre chef.

—C'est vrai! murmura l'un des assistants. Si l'on veut abattre cet homme, il faudra d'abord le rendre impopulaire.

—Et le tirer de cette malaisée, opina le duc en souriant.

—Angé grommela don Raphael avec impertinence, on jurerait, Dieu me pardonne, que monsieur le duc d'Arcos s'est rangé parmi les partisans de M. de Thun!

Le duc tourna don Raphael de son air le plus hautain.

—Que voulez-vous, monsieur, fit il d'un ton sec..... mais rien pourtant, il y a des cas où l'on est obligé d'en faire autant, même qu'il y a certains amis que vous inspirent le sentiment contraire.

Cela dit, le vieux seigneur tourna le dos à don Raphael et s'éloigna.

Pendant cette discussion, le vicomte de Morlac n'avait rien dit. Le souffle lui revenait peu à peu. Il osa enfin contempler le tableau qui s'agitait devant lui et eut un regard sombre sur Diégo.

La comtesse, elle, ne l'avait pas encore aperçu.

Assise au fond de la salle, environnée d'élégants patriciens, elle semblait distraite et rêveuse à peine aux propos complimen-

(A continuer.)

souriez! ce n'est pas à toi qu'on l'adresse, mais à un autre..... à un autre dont tu a se, toi, que le fantôme!

—Non, il ne dit: — Je rêve. Je suis aimé. Sovons heureux!

Et de bon, il entra de plein pied dans son rôle. Plus d'hésitations, plus de scrupules! Cette femme était bien désirable; nos ancêtres sauvages ne pouvait le lui arracher. Au prix de sa vie, de son honneur, au prix de sa damnation éternelle, il la voulait!

Puisant, dans sa colère même, une lucidité extraordinaire et un imperturbable aplomb, il se mêla aux groupes rieurs des gentilshommes, et parut s'amuser, s'ailler, s'extiquer comme eux, sans que rien démontât un gaieté fébrile, sans que nulle question pût mettre en défaut sa présence d'esprit.

Dolorès se le perdait pas de vue. Avec une stupéfaction croissante elle le regardait aller, venir, s'agiter, parler vite et haut. Cette abondance de gestes et de paroles était si peu dans les habitudes du comte, que la jeune femme, à plusieurs reprises répéta:

—Vous avez raison, monsieur le duc; il y a en lui quelque chose d'étrange, d'inexplicable, de changé.....

De changé..... Oui, c'était là surtout ce qui rendait la situation secrète plus pressante à Dolorès. En quoi consistait le changement? Elle ne pouvait s'en rendre compte.

Troublée, anxieuse, elle examinait son mari. Elle le reconnaissait au timbre de sa voix, à l'aisance de ses mouvements, à la noblesse ravelle de ses attitudes. Elle reconnaissait cette tête adorée, cette tête fine, dégagée, hautaine. Elle reconnaissait ce front large et par se dé coupant sous des cheveux coupés ras, ces soyeux et naturellement ondoyants, ces yeux limpides et fiers, tantôt froids comme l'acier, tantôt profonds comme l'azur du ciel.....

Elle reconnaissait tout cela, et, machinalement, mais malgré elle, à son propre insu, elle balbutiait:

—Qui a-t-il? que lui est-il arrivé? pourquoi n'est-il plus le même?

L'impatience la gagnait. D'un signe impérieux, elle appela Godefroy auprès d'elle. Ce page, Florestan, qui l'avait vu naître, qui l'avait vu grandir, qui la savait lui mieux que personne, ne pouvait pas plus qu'elle le comprendre.

Alors, elle se leva et prit le duc d'Arcos de la condition à son mari.

Florestan, qui les vit s'approcher, s'arrêta court au milieu d'une phrase. Un fourmillement parcourut dans ses cheveux. Il se dompta néanmoins et, sur un signe de sa maîtresse, avec une expression insouciante et enjouée, il marcha paisiblement à leur rencontre.

Après quelques civilités échangées de part et d'autre, le duc d'Arcos se retira. Dolorès, alors, saisit la main du vicomte et l'entraîna dans un salon désert.

—Au nom du ciel, qu'avez-vous? s'écria-t-elle quand ils se furent assez loin de celui.

—Je ne sais! répondit-il d'un accent où la passion vibrait dans toute sa violence.

Elle se tourna vivement vers lui, mais aussitôt ses paupières s'abaissèrent et un nuage pourpre lui monta au front.

Sur Florestan regrettait de Florestan, elle avait eu soin au cœur comme la sensation d'une brûlure.

Quant au vicomte, il s'abîmait dans un océan d'extase. Le mal de Dolorès, cette main mignonne et nerveuse qui l'avait si rudement cravaché la veille, reposait à cette heure, palpitante et soumise, entre ses mains. Il dévorait des yeux ces épaules superbes, ce cou flexible, ce sein de neige que soulevaient des émotions inconnues et sur lequel un duché rang de perles fines scintilait pâlir de jalousie.

—Je t'aime répétait-il d'une voix douce, d'une voix suppliante.

Elle posa son doigt rose sur les lèvres du jeune gentilhomme

—Chut! fit elle. Si l'on vous entendait!

—Eh bien!

—Nous serions perdus de ridicule, mon chère comte. Eat-ce que l'on se dit ces choses-là tout haut après trois années de mariage.

Elle riait d'un rire contraint. Ce qu'elle éprouvait intérieurement l'indignait contre elle même. C'était un mélange irraisonné de gêne et de honte, une espèce de trouble qu'elle se reprochait et qu'elle ne pouvait réussir à vaincre.

—Voyons, reprit-elle, que vous est-il advenu? Quel événement fâcheux vous a-t-on annoncé!

—Mais, balbutia-t-il, aucun je vous jure.

—Cependant..... cette absence d'une heure!

—Quelque ordres à donner, voilà tout.

—Pas le moindre. Un malaise subit..... J'avais besoin de respirer.

—Ah! murmura-t-elle, inexécable. Et maintenant!

Il baissa la main.

—Maintenant, dit-il, je vais mieux. L'air m'a rendu.

Dolorès secoua la tête.

—N'importe! insista-t-elle. Vous me cachez quelque chose.....

—Quelle folie!

—Soyez franc, je vous en prie.

—Eh bien! fit-il, vous n'avez rien appris de nouveau sur..... cet homme?

Elle pensait à Diego Diaz. Florestan, dans l'impossibilité de deviner de quel homme il s'agissait, répondit sans y à tout hasard.

—Votre départ pour l'Allemagne ne sera pas différé!

—Non certes, répliqua le vicomte, sans comprendre.

—Alors, dit-elle en se levant, il est temps de nous rentrer.

—Pantons, dit Florestan.

Son cœur bondissait comme s'il eût voulu s'échapper de sa poitrine. L'heure décisive était venue.

Dix minutes plus tard, le prétendu comte et sa femme, après avoir pris congé de l'assistance avec le minutieux cérémonial de rigueur à cette époque, sortaient du bal et descendaient du perron, précédé par le gouverneur lui-même qui, pour leur faire honneur, portait devant eux un vaudéliére flamboyant.

Une litière dorée s'avança. Ils y montèrent aux acclamations de la foule.

Le peuple avait reconnu son idole et criait éperdument

—Longue vie au loyal comte!.....

(A continuer.)

BULLETIN FINANCIER.

Mardi soir, 10 novembre.

Il ne s'est pas opéré de changement sur le marché monétaire proprement dit. La demande d'escompte est toujours modérée, et les courtiers se plaignent de calme extrême qui règne sur la place. Le taux de l'intérêt est de 10 pour cent par an à 1 pour cent par mois les billets de premier ordre et : 1[illegible] à 1[illegible] cent de second ordre.—Le papier de commerce No 1, sans échéance, se traite à 1 pour cent par mois; le bulletin de No 2 à 1[illegible] à 2.—Le papier hypothécaire est à 10 à 12 pour cent par an le No 1 et 12 à 15 le No 2.—Les banques escompte la plupart des billets des commerces (à courte échéance) que leur offrent leurs clients.

Or à ouvert à 136 1/8 à 136 1/4 contre 135 3/4 à New-York, après s'être vendu à 136 1/2, s'est fermé à 135 à 135 1/4. Les transactions ont prenant 3 400 et $80,000 comptant et $35,000 option du vendeur, vingt jours, à 135 7/8; $2000, $2000, $2000, $5,000, $10,000, $10,000, $15,000, $20,000 et $25,000 à 136 1/8; $2000, $2000 $2500, $2500, $2000, $3000, $4000, $15,000 et $15 000 à 136 1/4, $2000, $2000, $2000, $10,000 à 136 3/8; $1000, $2000, $4000 et $5000 à 136 1/2.—Dans l'argent, $400 en deux piastres américaines, cont change de mains à 1[illegible]; une petite somme en piastres mexicaines à 135. Nous cotons les demi piastres américaines à 1[illegible] et les piastres mexicaines à 137 à 138.

Nous avons à constater une assez bonne demande de change étranger. Les cours, pendant la plus grande partie de la journée, ont haussé avec l'or à New York; mais ils ont ensuite fléchi à la suite de dépêches qui annonçaient une baisse. Les ventes de sterling comprennent 1,000 livres comptant sur No 1 à 115 1/8, 1,000 livres à 115 1/4, 2,000 livres cheque No 1 et 2,000 livres de banque (de huit jours) à 115 1/2, 1,000 livres à 115 3/4, 5,000 livres de banque à 117, 500 livres à 117 3/4, 600 livres de banque, à vue, à 118 et 2,000 livres, à soixante jours, à 108 en or.

Dans le change sur France, 25,000 et 40,000 francs, au change de commerce No 1, à 5.90, 50,000 et 100,000 à 5 88 3/4, 5,000 à 5 88 3/4 à 5 87 1/2, 30,000 de banquiers, 10,000 et 50,000, en change de commerce No 1, à 5 87 1/2; 20,000 à 5 87 1/2 en or. Les opérations sur les autres places ont eu lieu avant la dépêche reçue de New York, à 3 heures de l'après-midi et cotant. Or les cours ont varié de hausse et de baisse. Le marché a fermé irrégulier aux taux suivants: Sterling 15 à 145 1/2 le comptant, 1 à 1 1/4 le comptant, 1 à 1 1/4 le comptant, 1 à 1 1/4